

Vol. 9

Recherches en littérature et spiritualité



Laudyce Rétat

L'Israël de Renan

Peter Lang

Introduction

La pensée de toute une vie

Le grand dessein de Renan, « le devoir et la pensée de toute sa vie », fut de suivre et de retracer ce qu'il nomme « l'embryogenèse » du christianisme. Elle s'achève, selon lui, avec la fin du monde antique, qu'il date de la mort de Marc-Aurèle (180). La religion nouvelle, alors constituée en ses parties vitales, se détache de sa souche juive. L'historien la voit s'affirmer comme rupture avec le judaïsme¹. Par un changement d'optique dont il nous faudra rendre compte, l'*Histoire du peuple d'Israël* (1887-1893)² retrouve au contraire la filiation juive de Jésus et, pour une moindre part, de la religion qui se développa sous son nom. « Jésus est tout entier dans Isaïe³. »

Dans *Marc-Aurèle*, Renan suit la diffusion du christianisme en pays grec, ou du moins dans le Proche-Orient hellénisé. La réception d'une religion, pense-t-il, la remodèle en profondeur, les peuples qui l'adoptent s'impriment en elle plus encore que ceux qui l'ont vue naître. Posant la religion d'Israël comme préhistoire de la religion nouvelle, il restreint le sens de cette filiation ou plutôt l'oblitére sous le rapport de pure antériorité. Antériorité, extériorité ? L'image de la « greffe », à laquelle recourt l'historien, tout à la fois rapproche et sépare. Une ligne de démarcation se dessine entre deux univers, deux tonalités spirituelles ; de part et d'autre se font face Orient et Occident. L'Occident, et singulièrement la Grèce, voilà le point de vue d'où se place Renan pour établir une hiérarchie des valeurs spirituelles.

Ces diverses formes de civilisation coïncident avec ce qu'il nomme les « races », mais la race ne relève pas pour lui d'un déterminisme biologique. C'est sur ce point essentiel qu'il se sépare de la vulgate scientifique de son temps, telle que l'expose par exemple le *Grand Larousse*

1 Notamment dans *Marc-Aurèle* (1882), dernier volume de l'*Histoire des origines du christianisme* (1863-1882).

2 Les deux derniers volumes parurent posthumes ; Renan est mort en 1892.

3 *HPI*, VI, 647.

universel du XIX^e siècle. Ce que Renan donne à entendre, dès 1855, dans l'*Histoire générale des langues sémitiques*, à travers le système linguistique et religieux « des deux grandes races nobles venues de l'Imaüs », à travers « Aryens et Sémites », ce sont les deux voix de l'humanité, perçues par lui comme indissociables, l'appel à Dieu, l'appel à l'Homme, l'expression du croire et celle du savoir. Ce dialogue lui est nécessaire pour penser ou plutôt pour construire l'Histoire sur une stylisation quasi dramaturgique. Les dénominations mêmes dont il use (Aryens, Sémites) lui paraissent sans pertinence pour désigner des peuples. Tout au plus, pense-t-il, pourraient-elles s'appliquer, et non sans à-peu-près, à des systèmes de langues.

Renan sans doute, avec son temps, croit aux valeurs culturelles de l'Occident, à sa mission civilisatrice, à sa « supériorité ». En brusquant jusqu'à ses conséquences les plus extrêmes cette mentalité, dominante alors, l'histoire en a tragiquement révélé les dangers ; mais avons-nous le droit de confondre une époque, une pensée, avec le reflet rétrospectif que l'histoire projette sur elles ? Ce serait là une sorte de truquage, celui-là même qui porta si souvent à confondre, à propos de Renan, présumés (voire préjugés) culturels et pensée « raciste ». Ce que Renan nomme « race » relève avant tout du fait de culture. Il s'agit de dispositions de la pensée comme du sentir, lointainement acquises, et s'exprimant par les constructions mentales que sont les langues et les religions. Celles-ci se transmettent par la pratique et l'usage, non dans la clôture de la consanguinité. Comme revendication d'appartenance génétique, la « race » n'est pour Renan que régression vers l'animalité. C'est elle qu'il vit s'animer, en 1870, sous la figure haïe de la Prusse militariste. Il en rejette les prétendus fondements théoriques, à la même époque, dans ses deux *Lettres à M. Strauss*. Dans sa conférence du 11 mars 1882 (« Qu'est-ce qu'une nation ? ») il souligne combien la « race », mouvante et vivant de brassages perpétuels, se nourrit d'histoire : « La race, comme nous l'entendons nous autres historiens, est [...] quelque chose qui se fait et qui se défait⁴. »

Ces préliminaires ne sont pas inutiles pour mettre en perspective l'argumentation qui, dans *Marc-Aurèle*, aboutit à situer judaïsme et

4 OC, I, 898.

christianisme selon le rapport de la greffe et non de la filiation. Renan y recourt à un vocabulaire des « races » qui, séparé de ses arrière-fonds, prêterait aux plus graves malentendus : « Le judaïsme n'a été que le sauvageon sur lequel la race aryenne a produit sa fleur⁵. » Définitivement déshonorée par l'histoire, la notion de « race » (et de « race aryenne ») ne peut que blesser notre conscience moderne ; mais elle doit, sous peine d'anachronisme grave, s'interpréter ici dans le sens que lui donne Renan, dans le contexte et le réseau de sens familiers à l'historien, nullement dans l'éclairage des horreurs du nazisme.

Il reste que cette pensée se dessine comme hiérarchisante et finaliste, avant tout centrée sur les valeurs occidentales : l'image du « sauvageon » fait d'Israël le simple support de la greffe ; l'épanouissement serait le fait de l'Occident. Cette image du « sauvageon », de l'olivier sauvage, reprise et aménagée par Renan, provient de l'épître aux Romains (11, 16-24). Le terme *agrielaios*⁶ y désigne l'élément nouveau, métaphorique du christianisme, que Paul veut maintenir dans le sentiment de ses limites et le refus de toute arrogance : car si Dieu a fait passer sur les nations gagnées au christianisme le privilège du « peuple élu », il peut à tout moment, si elles ne gardent pas la foi, les « mutiler » à leur tour, de même qu'il peut rendre à Israël sa vitalité première.

Si quelques-unes des branches ont été coupées, tandis que toi, sauvageon d'olivier, tu as été greffé parmi elles pour bénéficier avec elles de la sève de l'olivier, ne va pas te glorifier aux dépens des branches [...] Tu diras : On a coupé des branches pour que moi je fusse greffé [...] Ne t'enorgueillis pas ; crains plutôt [...] autrement tu seras retranché toi aussi [...] Si toi, tu as été retranché de l'olivier sauvage auquel tu appartenais par nature et greffé, contre nature, sur un olivier franc, combien plus eux, les branches naturelles, seront-ils greffés sur leur propre olivier !

Contrairement à Paul, Renan identifie le judaïsme et l'élément qui supporte la greffe pour n'y voir « que le sauvageon ». Dans la visée sotériologique de Paul, le rameau greffé n'est pas supérieur à son support, ni l'olivier franc à l'olivier sauvage. L'un et l'autre n'existent que dans la foi, tour à tour ils peuvent être greffés ou mutilés. Renan substitue ses choix et les présupposés d'une sorte d'évolutionnisme culturel à

5 HOC, II, 1060.

6 Lexicalement, le sauvageon est bien « tout arbre qui n'a pas été greffé et qui peut servir de sujet pour la greffe » (Littré).

l'économie du salut : cela n'étonnera personne ; mais qu'il use de l'image paulinienne pour en inverser totalement le sens reste l'indice de sa permanente coïncidence conflictuelle avec le christianisme, son besoin d'en habiter autant que d'en pervertir les signes. On observe en tout cas que Paul ne ferme pas l'avenir au judaïsme, ne le situe pas comme inférieur ou dépassé. L'évolutionnisme culturel évalue, classe, périmé. L'image de la greffe, dans le texte paulinien, se donne au contraire comme toujours réversible. Chez Renan elle se veut la manifestation d'une Histoire, moins tolérante en ses jugements que l'apôtre des Gentils.

Renan départage les rôles, au sens quasi théâtral, entre Israël et la Grèce : à l'un le sens du religieux, à l'autre la curiosité philosophique et scientifique ; à l'un la conception individuelle du juste et du droit, à l'autre le sens d'un idéal « objectif » qui se soumet l'individu au nom d'une liberté plus haute (d'un côté le socialisme, de l'autre le libéralisme) ; d'un côté la religion révélation, de l'autre la religion sentie comme force civilisatrice... *Marc-Aurèle* achève la conversion occidentale et culturelle du christianisme à laquelle Renan tient si fort, qu'il va jusqu'à faire de l'empereur philosophe un véritable « Christ », sans mystère et sans miracles, témoin total du *Deus absconditus*. « Jamais l'union intime avec le Dieu caché ne fut poussée à de plus inouïes délicatesses⁷. » À travers l'*Histoire des origines du christianisme*, Renan veut hâter l'émergence d'une modernité religieuse, celle qu'annonçait l'article de 1860 « L'avenir religieux des sociétés modernes ». Liée à un choix d'ancêtres, métamorphosée en fait culturel, cette religion « chrétienne » est un implicite adieu à Jésus.

On ne saurait nier chez Renan une tendance souvent arbitraire à hiérarchiser les cultures ; certaines, celle de la Chine par exemple, tombent pour lui hors du pensable. On ne peut oublier néanmoins que s'il a eu recours, culturellement parlant, au concept de « race » (entendu comme « génie » d'un peuple, au sens de Herder ou de Quinet), ce fut en réaction contre une idée tout abstraite de l'homme, tout anonyme, un substrat neutre d'humanité, tel que l'avait fait selon lui la philosophie des Lumières. Pour l'historien romantique, l'humanité est première certes, mais

7 HOC, II, 899.

que serait-elle sans les hommes, les peuples, les traditions qui en diversifient l'unité ? Et que serait le langage sans les langues ? À la différence de Rousseau dans le *Discours sur l'origine des langues*, Renan ne pense pas que la multiplicité linguistique soit l'indice d'une perfection musicale perdue. Bien loin de Mallarmé encore, il ne poserait jamais les langues comme « imparfaites en cela que plusieurs ». Mallarmé il est vrai compense, « rémunère » selon son propre terme, ce « défaut des langues » par la création poétique, langue unique et totale⁸. Renan, lui, voit dans la multiplicité des langues les effets multiples d'un génie qui ne serait ni pleinement créateur, ni seulement réceptif : l'histoire des peuples, la géographie, les lieux de leur itinérance ou de leur habitat, tout cela les a disposés dans l'ordre d'un intérieur-extérieur, tout cela leur a « révélé », le mot mérite qu'on le souligne, « le grand compromis qu'ils devaient prendre une fois pour toutes avec leur pensée »⁹.

Pour fâcheux qu'il soit et demeure, l'emploi de mots tels qu'« infériorité », « supériorité » doit s'entendre en relation avec le système de pensée élaboré par Renan. Plus qu'une histoire, c'est une sorte de méta-histoire. On peut le récuser, le juger contestable ou sans avenir, on n'a pas le droit de le fausser quand on le présente. Ce système, rappelons-le, est celui de l'idéalisme absolu. Pour Renan, il existe une vérité objective. Il existe aussi des absolus relatifs et Dieu sait s'il est allé assez loin, surtout sur la fin de sa vie, dans la voie de ce relativisme. Le vrai pourtant existe, l'atteindre pleinement n'est possible qu'« aux confins de l'infini » ; s'en approcher est la tâche de l'homme, ou peut-être, dit parfois Renan, celle d'une intelligence autre que celle de l'homme. Par un bond dans la fiction ou dans la science-fiction, il peut lui arriver de considérer notre planète comme « une des fourmilières » où s'élabore la raison. Revenons à l'échelle humaine. Quelle culture a poussé le plus avant cette expérience qui accomplirait l'homme en le portant au-dessus de lui-même ? Quel peuple a consacré la raison en vraie déesse, loin de cette « déesse Raison, armée de piques et de mauvais fusils » que raillent les *Dialogues philosophiques* ? Les formules de Renan, parfois provocantes, surtout dans des écrits théoriques, tranchent

8 Le vers « philosophiquement rémunère le défaut des langues, complément supérieur » (*Variations sur un sujet*, « Crise de vers », *Œuvres complètes*, p. 364).

9 OC, VIII, 18.

en termes de supériorité ou d'infériorité. Rappelons néanmoins qu'à ses yeux, il y insiste, « toutes les consciences sont sacrées » même si elles approchent inégalement du parfait. Les termes dont il use sont souvent, il est vrai, porteurs d'équivoque ; cependant, dans les textes où il hiérarchise le plus durement les cultures (ainsi dans les *Dialogues philosophiques*) il se meut dans une forme d'eschatologie¹⁰.

On observera, non sans raison, que ces distinctions d'axes et de plans constituent un piège pour le lecteur. Renan n'avait-il pas d'avance répondu, par l'esquive, à ce genre d'objection ? Dans *L'Eau de jouvence*, alors que Prospero, le magicien, figure du savant, vient de découvrir le secret de la distillation, Siffroi, envoyé du roi de Prusse, réclame droit de priorité sur l'eau merveilleuse : il l'avale d'un trait puis « en crève ». « Nos fins et dangereux produits », commente Prospero, doivent être savourés lentement, non « ingurgités ». Qui s'en gorge en meurt. Il est vrai qu'une pirouette n'est pas un argument et l'on trouvera celui-ci singulièrement élitiste. Quiconque accède comme Renan au statut douteux de « maître à penser » est toujours, malgré lui, peu ou prou solidaire de ses lecteurs et de leur lecture. On ne peut toutefois confondre Renan avec ceux qui « l'avalent », le simplifient de façon tendancieuse. Si outrée que soit sa propension à distribuer les rôles dans l'histoire de l'humanité, il est dangereux de lui prêter des idées « simples ». Non. Il a besoin de pivots, de repères simples pour exécuter autour d'eux des circuits savants, d'interminables spirales. Il a besoin de pivots simples pour penser de façon complexe. L'erreur serait de ne voir que les pivots, apparents, ostensibles, finalement beaucoup moins porteurs de sens que les opérations de pensée qui les prennent pour supports, pour barres fixes en quelque sorte.

Il en va ainsi d'Israël. Le système et la pensée de Renan sont choses fort différentes, même si celle-ci, pour se fixer (se vertébrer pourrait-on dire), se formuler à elle-même, a besoin de celui-là ; mais on ne saurait les confondre l'un avec l'autre. À propos d'Israël le « système » est assez facilement cernable : Israël donne naissance au christianisme, mais trouve en lui son but et sa fin. Dans l'histoire de la « civilisation » que

10 Ceux qui l'accusent de racisme et d'antisémitisme ne citent guère l'*Histoire du peuple d'Israël*. Ce texte leur serait peu malléable.

Renan perçoit parfois sous la forme d'un double chœur, Israël dialogue avec la Grèce, à laquelle tout l'oppose. Le christianisme, modelé par les peuples hellénisés qui le reçurent d'abord, opère en lui la synthèse du judaïsme et de l'esprit grec. Judaïsme et christianisme sont donc saisis dans l'ordre d'un progrès, mais situés l'un et l'autre selon la ligne d'un perpétuel dépassement vers ce que Renan nomme « le culte pur ». Cette orientation finaliste, caractéristique de la pensée romantique, put trouver sa métaphore dans l'Évangile éternel selon Joachim de Flore et son annonce du règne de l'Esprit¹¹.

Mais l'Israël de Renan n'est pas réductible à ce qui en sous-tend l'approche. C'est, à l'œuvre dans l'œuvre, une double énergie spirituelle et poétique. Renan se réfléchit lui-même en ce point privilégié où se concentrent toutes ses interrogations philosophiques et religieuses. Lieu de vibration de toute sa pensée, son *Histoire du peuple d'Israël* ne peut se lire que du dedans, et selon son propre intertexte : « partielle et passionnée », comme eût dit Baudelaire, cette œuvre ultime parle surtout de son auteur et de l'incandescence qui l'habite.

11 « Religion absolue » pour Renan, Justice pour Michelet, fusion interreligieuse à tonalité révolutionnaire pour George Sand auteur de *Spiridion*, Esprit pur pour Vigny...